

## Article

---

« L'arme nucléaire et la stratégie soviétique en Europe »

André Dirlik

*Études internationales*, vol. 11, n° 4, 1980, p. 751-755.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701119ar>

DOI: 10.7202/701119ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# LIVRES

## 1. ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

### L'ARME NUCLÉAIRE ET LA STRATÉGIE SOVIÉTIQUE EN EUROPE\*

André DIRLIK\*\*

Déjà en 1905 le Kaiser aurait informé le Roi des Belges que son Haut Commandement jugeait qu'une guerre avec la Russie aurait lieu avant 1916. Dans certains cercles, aujourd'hui on évoque la possibilité que l'OTAN doive affronter les forces du Pacte de Varsovie en 1983. On associe l'intervention armée de Moscou en Afghanistan plus à celle de l'Espagne des années trente qu'à celle du Vietnam des années soixante. On estime que, depuis dix ans, leurs forces armées jouissent d'une supériorité certaine face à celles de l'Occident. Le Kremlin considère aussi qu'une guerre entre les États socialistes et le monde capitaliste est inévitable. Il a donc intérêt dans l'immédiat à prendre l'initiative de déclencher les hostilités pour profiter de l'avantage qu'il détient. Il peut, en ce moment en Afghanistan, éprouver la qualité de ses armes et de ses hommes.

Du côté occidental, succomberait-on à l'idée populaire que la guerre est cyclique et qu'il n'y en a pas eu de sérieuse depuis 1945 ? On soupçonne peut-être à raison l'URSS d'avoir des visées expansionnistes. En plus de se poser comme le défenseur des intérêts et des droits de la classe ouvrière, cet État ne possède-t-il pas aussi les attributs d'une grande puissance ? Du côté soviétique, ce même déterminisme historique s'inscrit directement dans leur philosophie de l'histoire, et la pensée stratégique soviétique contemporaine repose, tout comme l'avaient été celles d'Engels, de Lénine, de Trotsky et de Staline, sur les contradictions des relations de forces. Le déterminisme historique, quel qu'en soit son origine, est dangereux pour la paix mondiale. Il entrave l'analyse en truquant les hypothèses et en empêchant l'évolution qui se ferait en fonction de réalités changeantes. Il fige surtout la pensée puisqu'il lui nie le libre choix et l'alternative.

\* DEVILLERS, Philippe, *Guerre ou Paix, une interprétation de la politique extérieure soviétique depuis 1944*, Paris, Éditions Balland, 1979, 290 p.

*Soviet Military Power and Performance*, edited by John Erickson and E.J. Feuchtwanger, Surrey, Unwin Bros. Ltd., 1979, 234 p.

DOUGLASS Jr., Joseph D. and HOEBER, Amoretta M., *Soviet Strategy for Nuclear War*, Stanford, Hoover Institution Press, 1979, 154 p.

DOUGLASS Jr., Joseph D., *Soviet Military Strategy in Europe*, New York, Pergamon Press, 1980. 252 p.

\*\* Professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean.

Mais revenons en février 1945. Lors de la Conférence de Yalta, les alliés occidentaux de l'URSS avait conféré à celle-ci le droit à la super-puissance. Ce droit devint une réalité en 1949 quand les Soviétiques accédèrent aux secrets de l'arme nucléaire. La victoire communiste en Chine, cette même année, posera aux Occidentaux le problème de la menace du totalitarisme de gauche. En Corée, en 1950, les États-Unis tâcheront de contenir la marée communiste dans une guerre qu'on voudra encore conventionnelle tandis que, sur le plan global, Washington s'embarquera dans un processus de dissuasion nucléaire contre toute attaque communiste sur l'Europe occidentale.

Philippe Devillers, dans *Guerre ou Paix*, relate bien le dialogue américano-soviétique depuis 1944. Ses références aux événements qui mènent à nos jours ne peuvent être ignorées étant donné qu'elles sont à la base des perceptions qu'ont les Occidentaux de l'Union soviétique. Devillers a pourtant cherché à expliquer le comportement des dirigeants du Kremlin face à l'Europe et à l'Amérique. Il justifie leur méfiance par l'histoire des relations entre les deux systèmes. Nous pourrions même l'accuser d'être trop sympathique au point de vue soviétique. La pensée là-bas, nous dit-il, a en effet souvent été agressée par nos politiques qui visaient à briser l'élan d'un régime et d'une révolution. Cette perspective nous aide à retrouver une plus juste mesure de nos perceptions souvent arbitraires de l'autre. Juger correctement le rival ne peut d'ailleurs que contribuer au succès de nos manoeuvres internationales. Devillers pêche toutefois par excès dans ses efforts de vouloir mieux comprendre les Soviétiques. Tout comme eux et tout comme la gauche sympathisante, il omet de noter que l'URSS contemporaine, dans ses développements d'après-guerre, nous paraît avoir atteint – comme l'écrivait Lénine dans *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* – la condition de superstructure d'un capitalisme d'état.

Au sujet de la guerre probable entre le bloc socialiste et l'Alliance atlantique, comment les Soviétiques se proposent-ils d'affronter leurs ennemis à l'ouest? *Soviet Military Power and Performance* tâche de définir le système militaire soviétique, les armes dont celui-ci dispose et les perspectives stratégiques de l'URSS. Cette collection d'articles, qui ont été présentés lors d'une conférence tenue à Greenwich en avril 1977, illustre bien les faiblesses propres à la publication d'actes de conférence articulés autour d'un thème donné. En ce qui concerne la question du pouvoir militaire et des performances soviétiques, le lecteur retrouve, par exemple, la notion que les Soviétiques sont en fait les successeurs de la Russie des Tsars et que l'appareil militaire des Russes reflète leur suprématie politique sur les autres nationalités. Cette observation ne tient pas compte des conséquences dévastatrices que la guerre avec l'Allemagne avait causée à l'idéal léninien d'une République des Nationalités. Elle ne résoud pas non plus les problèmes qu'un tel empire russe poserait à tous ses sujets, à l'Europe et à l'Asie. En ce qui concerne le système militaire, les armements et le soldat soviétique, il reste encore beaucoup à dire surtout depuis l'Afghanistan. Quand aux perspectives stratégiques de l'URSS, elles sont à peine esquissées dans *Soviet Military Power and Performance*. Ce chapitre revient surtout à Joseph Douglass et Amoretta Hoerber qui se sont d'ailleurs merveilleusement acquittés de cette tâche dans leurs publications.

*Soviet Strategy for Nuclear War*, qu'ils ont rédigés conjointement, fait le portrait d'une pensée stratégique soviétique qui est supérieure à son équivalent occidental. Douglass reprend ce portrait en plus de détail dans *Soviet Military Strategy in Europe*. Le temps de la dissuasion nucléaire serait-il dépassé et la guerre nucléaire peut-elle être gagnée ou perdue? Les Soviétiques, nous assure-t-il, pensent que oui. Les récentes déclarations du Président Carter et de son Secrétaire à la Défense concernant l'ébauche d'une nouvelle réplique américaine pour contrer l'URSS confirme aussi ce fait. Douglass, ingénieur de formation, s'est basé entièrement sur des sources en russe et de provenance soviétique que la United States Air Force déclassifiait récemment et rendait publique. Dans ce livre, aussi bien la stochastique que les algorithmes deviennent compréhensibles et pertinentes aux sciences sociales. Résumons ce qu'il dit de la stratégie militaire soviétique en Europe.

« La contribution majeure d'armes nucléaires à la pensée stratégique est d'avoir comprimé le facteur temps ». Si nous nous rappelons que les guerres étaient auparavant gagnées par l'accumulation de succès tactiques, la victoire est à présent déterminée par la modification rapide, voire instantanée, de la corrélation des forces en présence. La manoeuvre est donc réalisée à présent non plus par le seul moyen de troupes ou de puissance de feu mais par la force de frappe nucléaire. Les Soviétiques ont, en effet, choisi d'incorporer leur armement nucléaire et/ou chimique à leur arsenal d'armes conventionnelles. Ceci contraste encore avec la pensée stratégique occidentale. Au combat, ils viseraient à briser les concentrations de troupes et de matériel ennemis à l'aide de cette arme plus efficace. Ils altéreraient ainsi les concepts existants d'opération.

La seule façon d'obtenir les lauriers de la guerre n'est-elle pas encore et toujours d'acquérir l'art d'utiliser ses forces? Les Soviétiques démontrent, selon Douglass, qu'ils veulent apprendre à faire la guerre conventionnelle à partir d'une position de guerre nucléaire. La contribution au combat de l'arme nucléaire et/ou chimique offrirait à celui qui l'utiliserait le premier et le mieux un avantage indéniable au sol. Elle paralyserait en même temps la capacité de l'autre à agir. L'attaque, pour être efficace, impliquerait des unités isolées sans la concentration habituelle nécessaire. Là où la division et le corps d'armée représentaient l'unité de combat d'hier, le régiment deviendrait l'unité de combat de demain. La ligne de feu, aussi, serait pénétrée de part et d'autre étant donné que l'arme nucléaire plutôt que l'unité de combat aura été à présent utilisée pour assener des coups à l'ennemi. Le but tactique n'étant plus alors pour les unités de combat d'engager l'ennemi mais d'atteindre les objectifs d'ordre stratégique placés à l'arrière de la ligne de feu, le harcèlement par l'artillerie et l'aviation de troupes ennemies devient secondaire. Le rôle premier des unités de combat soviétiques, au sol et dans les airs, est d'atteindre et de détruire rapidement rampes de lancement de missiles, dépôts, systèmes de commandement et de défense ennemis.

En fait, les Soviétiques ont conçu la possibilité qu'une guerre avec l'OTAN débute de façon conventionnelle, qu'elle se transforme ensuite en guerre nucléaire pour finalement redevenir conventionnelle. Ils ont aussi envisagé l'utilisation d'explosions nucléaires pour brouiller les communications et les défenses électroniques occidentales et pour rendre les percées aériennes, blindées ou hélicoptères faciles. Douglass et Hoerber ont, par ailleurs, souligné l'attention que l'URSS porte à la défense civile et à la protection, voire la décentralisation de l'infrastructure économique. Dans le camp ennemi, l'organisation de cinquièmes colonnes veillerait en même temps à paralyser son effort de guerre le moment venu. Accompagnant les forces soviétiques, aussi, des unités de décontamination ainsi que des cadres d'administrateurs de territoires occupés auraient la tâche de préparer le retour à la normalité au fur et à mesure de l'avance des armées amies. Le sérieux avec lequel les Soviétiques nous paraissent avoir considéré la prochaine guerre ne contraste-t-il pas avec nos propres réflexions sur le sujet et nos propres inactions?

La stratégie militaire soviétique en Europe se devra d'être précise, rapide et flexible. Elle pose donc pour les forces armées soviétiques des problèmes d'ordre technique et humain. Sur le plan technique et dans un milieu aussi dynamique que celui dont on parle, les mathématiques du processus de prise de décision, théorie de décision, recherche opérationnelle et cybernétique, régiraient l'information et le contrôle en terme du facteur décisif « temps ». Douglass souligne que le Haut Commandement Soviétique porte une attention particulière à ces questions. Les Soviétiques jouissent d'une longue expérience de centralisation qui invaliderait peut être l'expérience occidentale suggérant que la notion même de concept et de plan uniques mènent souvent à l'inflexibilité dans la pensée et dans l'action. Et pourtant, la question à savoir si l'ordinateur peut servir l'homme ou si, au contraire, c'est le combattant qui deviendra l'esclave de programmes, demeure entière. Les Soviétiques tâchent

d'y prévenir, selon Chris Donnelly<sup>1</sup> par l'acculturation des cadres à leur pensée stratégique même. *Effectivnost*, c'est à dire l'initiative, prescrirait son comportement au jeune lieutenant advenant des failles causées durant le combat dans la chaîne de commandement. Serait-ce que la nature même des opérations en Afghanistan mette finalement cette initiative à l'épreuve indiquant ainsi au Haut Commandement Soviétique si oui ou non ses forces seront prêtes à poursuivre l'inévitable guerre en Europe ?<sup>2</sup>

En Occident, certains jugent aujourd'hui que ce genre de guerre ne peut être « géré » sans que l'apocalypse ne s'en suive. L'OTAN a, pour sa part, commencé à vouloir sérieusement contrer les Soviétiques par une stratégie propre à la situation. Les dernières manoeuvres en Norvège et en Allemagne Fédérale indiquent aussi que les unités affectées au commandement de SHAPE à Bruxelles s'entraînent en vue de répondre à une guerre nucléaire ou chimique. Une attaque soviétique sur l'Europe demeure, malgré tout, possible et risquerait d'être décisive pour l'Union soviétique si deux conditions étaient remplies : la première concerne l'effet de surprise totale et la seconde appartient à la volonté des États-Unis d'épauler à tout prix l'Europe. Les stratagèmes et la déception soviétiques sont comme tirées de la pensée de Churchill ou d'Hitler. Nous gagnerions, en Amérique, à imiter les Européens et à relire ces pages avec l'URSS présente à l'esprit<sup>3</sup>.

En ce qui concerne l'Alliance atlantique, celle-ci est constamment menacée par la politique étrangère soviétique, en Europe même, au Moyen-Orient, en Mer Rouge et dans le Golfe Persique. La poursuite d'une *Ostpolitik* en Allemagne place le gouvernement de Bonn en faveur d'une détente toujours plus prononcée avec les pays membres du Pacte de Varsovie au prix de divergences avec ses alliés. Au Moyen-Orient, en Mer Rouge et dans le Golfe Persique, la politique étrangère soviétique a aussi réussi à augmenter les tensions entre Européens et Américains. En effet, tout indique que - depuis l'embargo pétrolier arabe de 1973 - les intérêts de l'Europe des Neuf ne concordent plus exactement avec les objectifs des États-Unis dans ces régions. La Communauté Européenne avait perçu l'embargo comme ayant visé à ralentir la croissance économique de l'Europe. Cette croissance menace toujours les États-Unis. La puissance de plus en plus évidente de l'Europe pose aussi à l'URSS et à ses alliés de COMECON de graves défis économiques, politiques et idéologiques, là récente crise polonaise illustrant bien ce fait. À court terme, pourtant, le développement de l'Europe a favorisé l'URSS puisqu'il a contribué à la promotion du gaullisme chez tous les Européens.

1. « The Soviet Soldier: Behaviour, Performance, Effectiveness », in *Soviet Military Power and Performance*, p. 101.
2. Car c'est bien de l'Europe qu'on parlerait en 1983. Contre la Chine ou contre les États-Unis, les Soviétiques - qui ont bien saisi la pensée de Mackinder - pratiqueraient la dissuasion nucléaire. Pour de plus amples détails sur les penseurs stratégiques contemporains, voir *Makers of Modern Strategy, Military Thought from Machiavelli to Hitler*, ed. E.D. Earle, Princeton, Princeton University Press, 1971 : traduit en partie : *Les Maîtres de la Stratégie, 1. De la Renaissance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, ed. E.M. Earle, trad. Annick Pélissier, Nancy, Bibliothèque Berger-Levrault, 1980.
3. Il est à remarquer qu'à chaque niveau de son évolution, la pensée stratégique incorpore les leçons tirées de la guerre qui a précédé. L'histoire militaire suggère que ces leçons ne serviront pas entièrement à la bonne conduite de la guerre suivante. Les innovations techniques modifient constamment la réalité et forcent une redéfinition de ce qu'on appelle couramment le théâtre des opérations. Les leçons du passé demeurent pourtant essentielles, ou bien parce qu'elles contribuent à l'expérience ou qu'elles assistent à notre perception chez l'ennemi d'un comportement conditionné par l'expérience passée. Ce conditionnement, qui limite l'intelligence, est généralement le résultat direct d'expériences traumatisantes récentes. L'URSS a été marquée par ses rapports avec le III<sup>e</sup> Reich. Tirera-t-elle des leçons de ces rapports ou, au contraire, imitera-t-elle ? L'histoire nous le dira.

Les États-Unis réagissent au gaullisme par un certain isolationnisme vis-à-vis de ces mêmes Européens. Tous les membres de l'OTAN sont d'accord pour déplorer ces tendances. Les divergences d'intérêts ne cessent pourtant de s'approfondir entre les deux partenaires occidentaux. Les Américains seraient-ils à un moment donné hésitants à réagir en Europe à toute attaque soviétique qui risquerait de les impliquer dans une guerre mondiale ? La production d'une bombe à neutrons française semble bien vouloir le faire croire. Reste alors à savoir si les capacités européennes de dissuasion nucléaire réussiront à temps à convaincre les dirigeants soviétiques que leur pensée stratégique valait bien l'exercice mental mais ne pourrait en aucune façon atteindre les objectifs limités qu'ils se sont proposés au départ. Reste aussi à savoir si les États-Unis ne se laisseraient pas tenter par l'illusion d'une guerre qui affaiblirait, en Europe, Européens et Soviétiques.